Serge Fisette

Jean-Julien Bourgault

Maître d'œuvre et maître à penser

EXPOSITION

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

On doit proclamer avec admiration et fierté le sculpteur Jean-Julien Bourgault comme un « trésor national » des plus authentiques, car au cœur de son œuvre s'inscrit la mémoire de tout un peuple [1].

Cyril SIMARD

À L'AUTOMNE 1991, le maire de Montmagny, Gilbert Normand, décide d'organiser dans sa municipalité une exposition de Jean-Paul Riopelle, au Théâtre de l'Oie Blanche. L'artiste accepte volontiers à condition, toutefois, que soit également invité le sculpteur Jean-Julien Bourgault pour lequel, dit-il, il a toujours eu la plus vive admiration. La chose paraît surprenante au premier abord, voire hautement improbable, de réunir un plasticien de la trempe et de la notoriété de Riopelle, grand défenseur et précurseur de la modernité, signataire du manifeste *Refus global,* et un praticien de la sculpture qualifiée « d'artisanale » dont les thèmes s'inspirent des valeurs rurales et religieuses du passé, d'une tradition que, justement, on a longtemps voulu occulter et reléguer aux oubliettes. Plus que la simple rencontre de deux créateurs, assurément faut-il voir dans cet événement souhaité par Riopelle une forme de... réconciliation. Réconciliation entre culture officielle et culture grand public ; entre beaux-arts et artisanat – que des polémiques souvent houleuses ont opposé durant des décennies. Sans doute Riopelle avait-il reconnu en Jean-Julien Bourgault ce « chantre de l'art populaire », comme le surnommait le critique Jean Dumont[2] ; cet « héritier de Bretons sculpteurs d'église ou constructeurs de bateaux », comme le désignait l'historienne de l'art Paquerette Villeneuve[3]. Sans doute avait-il pressenti « cette symbiose de l'homme avec la matière, de la vie avec l'œuvre, cette incarnation d'une artisanerie devenue art accompli[4]. »

Jean-Julien Bourgault,
La chasse-galerie (1980). Bas-relief, 99 x 182,8 x 5 cm,
Musée québécois de culture populaire.

Plus de vingt-cinq ans plus tard, à Trois-Rivières cette fois, c'est le Musée québécois de culture populaire qui a présenté, du 24 novembre 2016 au 7 janvier 2018, l'exposition *Jean-Julien Bourgault, témoin de son temps*. Élaborée en collaboration avec la fille de l'artiste, Nicole Bourgault, à titre de commissaire, la manifestation regroupait plus de quatre-vingts œuvres. Des pièces de Jean-Julien, bien sûr, mais aussi de Médard et d'André puisque, précise-t-elle, « les trois frères étaient indissociables. Ils se respectaient et ils s'inspiraient l'un l'autre[5]. »

Présenté telle une rétrospective, l'événement mérite d'être souligné puisque, malgré leur très longue carrière professionnelle et leur abondante production, les Bourgault ont rarement été exposés dans le réseau habituel et convenu des galeries et des musées – sauf l'exposition *Médard Bourgault et ses fils. Soixante ans de sculpture sur bois au Québec,* au Musée Laurier, à Arthabaska, en 1989. Pour eux les enjeux sont ailleurs, semble-t-il, loin des cénacles, en marge des courants, des modes et des procédures usuelles. Ils privilégient une approche figurative accessible à tous, reçoivent et honorent des commandes, vendent leurs pièces aux clients de passage dans leurs ateliers avec pignon sur rue, et fondent, en 1933, un atelier collectif qui transformera leur village natal en « Capitale mondiale de la sculpture et des métiers d'art ». Les « trois bérets », comme on les appelle, jouissent alors d'une grande popularité et sont considérés comme des figures majeures de la sculpture au Québec. Ils sont notamment remarqués par Marius Barbeau, anthropologue au Musée national de l'Homme, à Ottawa, et par l'ethnologue Jean-Marie Gauvreau. Ce dernier sera l'un des premiers directeurs de l'École de sculpture de Saint-Jean-Port-Joli, qui ouvrira officiellement ses portes en 1940 et formera nombre d'étudiants en les initiant à la pratique de la taille directe.

Jean-Julien Bourgault,
Ange (1960). Bois, 233,6 x 88,9 x 96,5 cm,
Musée de la civilisation, Québec.

Phénomène rare et inusité chez les artistes : cette histoire de la sculpture, dans le cas des Bourgault, se confond avec une histoire familiale qui se perpétue sur plusieurs générations. De pères en fils, certes, mais aussi frères, sœurs, cousins, neveux... Cette transmission du métier et du savoir-faire débute avec Magloire Bourgault (1863-1938), charpentier-ébéniste – dont l'épouse, Émilie Legros est elle-même une descendante du sculpteur français Pierre Legros l'Ancien (1629–1714) qui, entre autres, réalisa des statues pour le château de Versailles. De leur union, naîtront de nombreux enfants, dont Jean-Julien. C'est sur lui plus particulièrement que portera ici notre recherche.

Jean-Julien Bourgault,
Le Brayage du lin (1955). Bois, 30,48 x 50,8 x 38,1 cm,
Musée québécois de l'agriculture et de l'alimentation.

Témoin de son temps

APRÈS UN SÉJOUR dans la marine et des études à Québec, Jean-Julien Bourgault rentre au bercail et s'y installe pour de bon. Il partage l'atelier de son frère Médard, puis ouvre son propre studio et participe à la mise sur pied de l'École de sculpture où il enseignera durant des décennies avant d'en devenir le directeur de 1957 à 1986. En parallèle à ces tâches pédagogiques et administratives, il n'en continue pas moins d'approfondir et de diversifier sa démarche de création en réalisant une multitude d'œuvres qui vont de la ronde-bosse à la statuaire, du bas-relief à la sculpture publique[6], du mobilier au médaillon et au dessin, sans oublier ses touchantes et savoureuses scènes de genre à la Brueghel où se déploie et s'anime une galerie de personnages colorés : des ouvriers travaillant au foulage d'étoffe ou au brayage du lin, des danseurs de quadrilles endiablés, une mère en train d'accoucher, le curé de la paroisse sermonnant ses ouailles du haut de sa chaire, ou une réunion animée du conseil municipal. Divers épisodes de la vie journalière à la campagne, des instants qu'on dirait croqués sur le vif. Ils sont restitués souvent avec humour ou observés d'un œil critique, toujours fourmillant de mille détails qui leur confèrent la véracité, l'authenticité et la précision d'un documentaire. À l'exemple de cette Mademoiselle Hortense dans sa salle de classe où sont fixés aux murs les habituels crucifix, calendrier, statuette de la Vierge, horloge indiquant l'heure précise et crochet sur lequel sont suspendus des vêtements. Debout derrière son pupitre, un livre dans une main, l'institutrice est entourée d'un groupe d'élèves en train de s'adonner à l'apprentissage de la lecture alors qu'un autre, vu de dos, écrit au tableau. De sa main droite, elle semble choisir un livre sur son bureau. On imagine un plausible scénario : veut-elle l'offrir au garçonnet qui est arrivé en retard et qui, isolé de ses camarades au beau milieu de la place, fait le geste d'enlever son manteau et son sac d'écolier porté en bandoulière ?

Jean-Julien Bourgault,
Mademoiselle Hortense (s.d). Bas-relief, 76,2 x 121,9 x 6,8 cm,
collection Charles Caron.

Les procédés adoptés par l'artiste amènent le spectateur à pénétrer carrément dans l'œuvre, le forcent à vrai dire à partager l'intimité de la situation, à devenir une sorte de voyeur – indiscret mais consentant ! Le recours à la perspective et au point de fuite convergeant vers la maîtresse, la composition d'ensemble et la répartition des composants, notamment le vide de la partie centrale en opposition à l'aspect surchargé des côtés, la puissance des lignes de force obliques à gauche et à droite, tout concourt à diriger notre regard vers le centre, vers ce qui semble être le cœur de l'image, le nœud de l'intrigue. Une intrigue que chacun pourra développer à sa guise : qui est ce garçon à qui aucun des enfants présents ne semble prêter la moindre attention ? pourquoi baisse-t-il la tête ? est-il en retard, comme semblent l'indiquer les aiguilles de l'horloge marquant 9 h 50 ? ...

Se révèle ici tout le talent de Jean-Julien Bourgault, ce qui lui assurera succès et renom : style expressionniste, imagination débordante, maîtrise technique et sûreté du geste, qualité dans l'expression des visages, souci de vérité dans la reconstitution, soin apporté aux détails anatomiques (comme les mains), et empathie bienveillante à l'égard des protagonistes qu'il choisit de représenter. À ces qualités s'ajoute une volonté de promouvoir le travail manuel, de valoriser le matériau naturel, de sauvegarder les façons de faire ancestrales et de relier l'art au quotidien. Un art qui ne se limite pas aux œuvres académiques classiques (tableau, sculpture), mais se retrouve partout, autant sur une porte, un meuble ou le pommeau ouvragé d'une canne. Toutes attitudes qui le rapprochent des mouvements artistiques en vogue tels l'Arts and Crafts et le Folk Art qui s'inspirent du terroir et du folklore.

Jean-Julien Bourgault,
Le Violoneux (s.d.). Figurine en bois, 18,4 x 7,6 x 6,3 cm,
collection Jean-Pierre Bourgault.

Rapprochement également avec le courant artistique et littéraire appelé Vieilles choses... vieilles gens, très populaire dans les premières décennies du xxe siècle. Un courant teinté de nostalgie où l'on prône que la survivance et la perpétuation du bon vieux temps permettent de conserver son identité. Un propos que viendra appuyer la publication d'une multitude de romans dits régionalistes[7] vantant la vie paysanne comme La Terre paternelle de Patrice Lacombe, Jean Rivard le défricheur d'Antoine Gérin-Lajoie et Vieilles choses... Vieilles gens de Georges Bouchard qui évoque avec tendresse « le curé et son église, le laboureur et ses champs, la maîtresse d'école et sa classe, de même que d'autres personnages, lieux et travaux d'antan, que le ‹ prétendu progrès › est en voie d'effacer[8]. »

En peinture, le mouvement connaîtra ses adeptes[9] dont Henri Julien, reconnu pour être le premier à avoir illustré les gens et les coutumes d'autrefois dans des œuvres où les titres parlent d'eux-mêmes : La Criée, Les Récoltes, Les Foins, Les Semailles, Rigodon chez Batissette Auger et Fabrication du sucre d'érable en Canada (paru dans *L'Opinion publique,* le 31 mai 1877).

Jean-Julien Bourgault,
Sermon du curé Fleury (1959). Dessin, 62,3 x 124,4 cm,
collection de la Société historique de la Côte-du-Sud, La Pocatière (Québec).
Sermon du curé Fleury (1959). Bas-relief, 61 x 124,4 cm,
collection Carmen et Simon Gauvin.

Témoin de son temps, Jean-Julien Bourgault l'est aussi dans sa façon de s'insurger contre l'art religieux existant, un art moribond qui se contente de piètres copies usinées en série de statues en plâtre importées ou copiées de modèles fabriqués en Europe. À l'instar d'autres rares créateurs, Sylvia Daoust et Émile Brunet par exemple, il va chercher à redonner ses lettres de noblesse à un genre artistique en voie de décrépitude. Il conçoit alors des projets d'envergure et des objets de culte – chemin de croix, crucifix, statue, murale, retable, tabernacle, porte-flambeau, cierge pascal, chaire d'église, bas-relief, tombeau, baptistère, mobilier et ornements liturgiques – qui seront disséminés dans nombre de couvents, églises et chapelles à travers le Canada et les États-Unis. Mentionnons la cathédrale de Sainte-Anne-de-la-Pérade ; l'église de Saint-Charles-Garnier à Sillery ; la chapelle des Ursulines de Québec ; l'église de Sainte-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, à Dieppe, au Nouveau-Brunswick, et celle de Saint-Jean-Port-Joli aux côtés des grands maîtres que sont Pierre-Noël Levasseur et les membres de la famille Baillairgé. Dans l'exposition trifluvienne, on a rassemblé quelques-unes de ces pièces, dont un ange magnifique qui, auréolé de douceur et de mansuétude, accueille les visiteurs à l'entrée, des statuettes de saints, des bustes du Christ et des Christ en croix. La plupart emprunte au système très codifié de l'iconographie chrétienne qui s'est répandue à travers les âges, exprimant tour à tour la souffrance et la sérénité, la douleur et la compassion, la majesté et la miséricorde, toutes suscitant par leur réalisme saisissant piété et élévation de l'âme.

Jean-Julien Bourgault,
Christ (vers 1960-1965). Buste en bois, 34,2 x 16,5 x 22,8 cm,
collection François Rousseau.

Aux thèmes religieux et aux représentations de ses contemporains, se greffe dans l'exposition un troisième volet à caractère plus fantaisiste. Tantôt Jean-Julien Bourgault puise dans le roman *Les Anciens Canadiens*, de Philippe Aubert de Gaspé en sculptant des feux follets, des diables ou le personnage de Blanche d'Haberville ; tantôt il reprend et interprète des récits, contes et légendes souvent nés de la tradition orale. Dès lors, les sujets prélevés dans la grande et la petite histoire – qu'il s'agisse des étonnantes sculptures de Clémenceau et de Corneille ; qu'il s'agisse de la *Vieille femme au chaudron*, de *La Tricoteuse*, ou de la *Femme à la porcherie* – ces sujets font place à des personnages de fiction. Le sculpteur en donne une version et une interprétation à la fois personnelles et originales. Sans qu'on ait besoin de connaître l'histoire ou l'anecdote racontée, on participe d'emblée aux péripéties dans *Les Sept Fous de l'Anse*, aux maléfices de *La Sorcière de la couronne;* on ressent l'effroi qui agite *Le Braillard de la Madeleine*, et la frayeur des rameurs de *La Chasse-galerie* dont l'embarcation, emportée dans les airs, subit secousses et turbulences. Encore là, le sculpteur interpelle l'imagination du spectateur. En effet, en y regardant de plus près, ce dernier remarque un visage souriant dissimulé dans les nuages ! Qui est-ce, se demande-t-il ? Est-ce là un indice que l'expédition de ces braves aventuriers va connaître un heureux dénouement ?

Jean-Julien Bourgault,
L'Accouchement (vers 1980). Bas-relief, 91,4 x 182,8 cm,
collection Denise Brodeur-Taillon.

Il revient à chacun de trouver sa propre réponse... Et c'est là, manifestement, l'une des forces de Jean-Julien Bourgault : à savoir que son imaginaire enclenche et dynamise l'imaginaire du regardant ! Contemplant le bas-relief L'arracheur de dents, on sent l'effort du dentiste et le malaise du client ; devant la figurine intitulée Le Violoneux, on entend vibrer la musique, tout comme devant le médaillon de Gilles Vigneault, on entend sa voix, sa voix qui chante... les gens de mon pays ! Car voilà bien un sculpteur qui, au fil des ans, a fait école ! Voilà bien un maître d'œuvre devenu un maître à penser [10] !

Jean-Julien Bourgault,
Gilles Vigneault (s.d.). Médaillon, diamètre 60,9 cm,
collection Jacques et Pauline Chamard.

NOTES

1. Cyril Simard, président de la Commission des biens culturels, 1991. Cité dans : *Jean-Paul Riopelle, Jean-Julien Bourgault,* catalogue d'exposition édité par la municipalité de Montmagny, 1991, p. 57.
2. Jean Dumont, « Riopelle, la liberté de l'artiste », *Le Devoir,* 28 septembre 1991, p. C-1.
3. Paquerette Villeneuve, « De la Nouvelle-France au Québec international », catalogue d'exposition Jean-Paul Riopelle, Jean-Julien Bourgault, *op. cit.,* p. 7.
4. Yves Dubé, « Jean-Julien Bourgault : d'hier à demain », catalogue *op. cit.,* p. 37.
5. Stéphanie Paradis, « Propager les souvenirs avant qu'ils ne disparaissent », *L'Hebdo Journal,* 23 janvier 2017.
6. En 1977, avec son fils Pierre, il réalise, à Gaspé, des sculptures monumentales en fonte illustrant l'arrivée de Jacques Cartier et sa rencontre avec les Iroquois, en juillet 1534.
7. Appelés aussi romans du terroir ou romans agricoles canadiens.
8. Louis Cornellier, « Vieilles choses... vieilles gens, Georges Bouchard », *Le Devoir,* 12 juillet 2014.
9. Citons parmi eux : Georges Delfosse, Rodolphe Duguay, Joseph Franchère, Clarence Gagnon, Charles Huot, Cornelius Krieghoff, Ozias Leduc, Charles Maillard, Edmond-J. Massicotte, Suzor-Côté et Horatio Walker.
10. Rappelons que les œuvres de Jean-Julien Bourgault ont été exposées au Musée du Louvre et qu'elles se retrouvent dans plusieurs collections privées et publiques au Canada, aux États-Unis et en Angleterre. Rappelons également qu'il a reçu plusieurs prix et distinction : Ordre national du Mérite français (1964) ; Ordre du Canada (1970) ; insigne de Grand officier de l'Ordre national du Québec (1993).

L'exposition
Jean-Julien Bourgault, témoin de son temps
a été présentée au Musée québécois de culture populaire,
à Trois-Rivières (Québec),
du 24 novembre 2016 au 7 janvier 2018.

Commissaire : Nicole Bourgault ; directrice : Valérie Therrien ;
responsable des expositions : Dominic Ouellet ; photos : MCPQ.

Jean-Julien Bourgault, témoin de son temps,
de Serge Fisette,
est paru à l'occasion de l'inauguration
de l'exposition éponyme, en 2016.

ISBN : 978-2-89668-601-8
© Serge Fisette et Vertiges éditeur, 2018
– 0602 –